

TERRE

Organe de

LIBRE

l'Éveil Social



MENSUEL. — EDITION RÉGIONALE DE PARIS.

RÉD. : LAURENT, 26 av. des Bosquets, AULNAY.

ANNÉE I. N° 5. — SEPTEMBRE 1934.

Deux grandes figures viennent de disparaître :

Erich Mühsam

Le mouvement anarchiste vient de perdre deux courageux militants : L'un victime de la barbarie hitlérienne, l'autre abattu par le mal et les blessures contractés dans les prisons tsaristes et au service de la révolution.

Erich Mühsam naquit à Lubeck d'une famille bourgeoise ; il entra, très jeune, en contact avec les idées révolutionnaires. Il appartient au cercle intime de Gustav Landauer, cet autre grand révolutionnaire assassiné, lui aussi, par la réaction de mai 1919.

Cet anarchiste convaincu, ce propagandiste doué d'une prodigieuse activité, était aussi un délicat qui savait admirablement exprimer les sentiments et les idées qui poussent les révoltés à lutter pour la grande cause humaine. En 1911, il éditait à Munich une revue littéraire anarchiste ayant pour titre « Kain ». En 1919, il se lança de toute son âme dans la révolution de Bavière.

Condamné à quinze ans de forteresse, il fut libéré au bout de cinq par l'amnistie imposée au gouvernement allemand par la classe ouvrière. Nullement découragé, il devait continuer la lutte avec une foi révolutionnaire inébranlable. En 1926, il publia la revue anarchiste « Fanal », revue vivante consacrée au problème de la révolution.

Mais le fascisme hitlérien devait briser l'œuvre d'Erich Mühsam. Notre camarade dépeignait en 1928, dans un essai dramatique intitulé « Staatsraison », les souffrances des martyrs Sacco et Vanzetti ; il ne se doutait pas que ces souffrances devaient être un jour les siennes. Arrêté sans aucun motif valable, Mühsam fut torturé d'une façon effroyable.

Avec une implacable cruauté, avec un sadisme inouï ses bourreaux l'assassinèrent lentement durant seize longs mois. Mais Mühsam endura les mauvais traitements avec un courage admirable et il tint tête à ses bourreaux jusqu'au bout, jusqu'à la mort. Lentement les fascistes criminels l'ont assassiné. Le nom de Erich Mühsam restera dans l'histoire pour marquer la bestialité du fascisme cette plaie honteuse de notre siècle.

Il reste aux camarades de Mühsam une tâche sacrée : celle de faire connaître l'œuvre puissante et magnifique léguée par lui. Les poèmes, les chants de passion, de lutte et de joie qu'il avait donnés aux prolétaires allemands, il n'est guère possible d'en rendre en français le rythme et la chaleur. Mais le penseur appartient à tous les pays, et les quelques fragments que nous publions d'autre part inspireront sans doute à beaucoup le désir de se familiariser avec lui.



Erich Mühsam



Nestor Makhno

Nestor Makhno

Nestor Makhno, paysan d'Ukraine, fut condamné à mort à l'âge de dix-huit ans par le régime tsariste. Sa peine fut commuée en celle des travaux forcés à perpétuité. La révolution de 1917 le libéra, alors qu'il avait fait près de dix ans dans l'horrible forteresse de Boutirky. De retour à Goulai Polé, son village natal, il prend une part active à la révolution, organise les paysans et ouvriers et tente de réaliser le communisme libertaire dans la Russie du Sud. C'est alors une formidable épopée révolutionnaire qui commence. La bravoure de Makhno, son absolu mépris du danger et son désintéressement total le rendirent bientôt légendaires. De toutes parts les travailleurs vinrent se joindre à lui pour combattre la tyrannie.

Makhno abattit de sa propre main le chef des bandes antisémites : Grégorieff. A travers les vastes steppes de l'Ukraine, les farouches révoltés, sur leurs chevaux fougueux, vengèrent les pauvres gens du peuple pressurés depuis des siècles par la canaille dirigeante et ses larbins.

Lorsque Dénikine s'avança vers le nord, les insurgés Makhnovistes, restés derrière ses lignes, s'employèrent à le harceler sans cesse et à saboter ou détruire ses lignes de chemin de fer et ses dépôts de munitions. Dénikine a reconnu dans ses mémoires que son plus terrible ennemi Makhno, seul, l'empêcha de vaincre l'armée rouge.

Guidé par l'intérêt du peuple, Makhno fit alliance avec l'armée des bolchévicks pour vaincre les hordes blanches de Wrangel. Un pacte fut signé. Mais lorsque l'armée de Wrangel fut détruite par les partisans Makhnovistes, au cours du célèbre raid sur les glaces du détroit de Sivach, les bolchévicks remercièrent leur imprudent allié à leur façon. Après une résistance formidable, les partisans makhnovistes furent défaits. Nestor Makhno, malade et couvert de blessures, passa à l'étranger.

Après avoir subi les pires calomnies de la part de gens stipendiés et sans conscience, Makhno vivait dans la misère et s'est éteint à l'âge de quarante-cinq ans, le 25 juillet dernier, sur un lit d'hôpital, à Paris. Réfugié parmi nous depuis quelques années, ce vaillant camarade participa, malgré le mal qui le minait, à notre propagande.

Certaines des idées personnelles de Makhno ont pu être discutées dans nos milieux, son individualité ne le fut jamais, tant sa vie prodigieuse d'homme d'action inspirait d'admiration et d'estime.

Salut à vous, Mühsam et Makhno, vos gestes seront gravés au plus profond de nos cœurs et votre concept libertaire continuera à nous animer pour les luttes futures.

Sous le masque du Sourire

Décidément, Monsieur Doumergue nous comble. Que ce soit avant ou après une séance de la Chambre ; que ce soit après un assez « houleux » Conseil de Cabinet — au cours duquel les antagonistes ont fait semblant de s'accrocher et sont finalement retombés tous d'accord pour l'embrassade générale, — que ce soit dans n'importe quelle circonstance enfin, nous avons pu nous apercevoir que son sourire n'était nullement affecté.

Cet état physique du Président a le don d'émerveiller une certaine catégorie d'individus, pratiquants de l'idolâtrie et qui forme ce que l'on nomme l'« élite » de la société actuelle.

Quant à nous, si nos loisirs nous le permettaient, nous pourrions nous essayer aussi à admirer ce replet petit bonhomme et à allier notre sourire au sien.

Mais, hélas ! quand, par la force des choses, nous sommes rappelés à la réalité, nous nous apercevons que nous ne pouvons consentir à cela, car ce sourire est le voile qui cache les défauts de l'homme.

Rappelez-vous ses discours par T. S. F., dans lesquels, d'un ton pleurnichard, il cherche à se convaincre lui-même tout en voulant convaincre ses auditeurs, que le pays l'a appelé dans un moment critique, qu'il est accouru pour le sauver et qu'il est parvenu à ce résultat. Et aussitôt d'ajouter que les « mauvais français » qui voudraient contrecarrer ses projets trouveraient à qui parler.

Nous ne sommes nullement surpris d'un tel langage. Nous savons fort bien que Monsieur Doumergue, comme ses prédécesseurs, d'ailleurs, a en main tous les moyens de coercition et qu'il les emploiera quand bon lui semblera.

Monsieur le Président, d'autres « messies » sont passés avant vous. Par exemple, Monsieur Poincaré, qui fut déclaré sauveur du franc, malgré la banqueroute où il lui amputa les trois quarts de sa valeur. Par analogie, je vous vois proclamé le sauveur du pays, celui-ci nageant dans une faillite complète.

Et puis, les résultats obtenus par le gouvernement dit « de trêve », ont-ils une apparence de vie, sont-ils palpables, ont-ils apporté un mieux-être à l'ensemble de ce pays. Bien malin qui voudrait nous le démontrer. Les beaux discours, les paroles enflammées, les phrases grandiloquentes, n'ont jamais atténué la misère qui règne sur un peuple. Des actes énergiques seuls peuvent y remédier.

Mais nous savons fort bien que ce n'est pas vous, même appuyé de votre équipe de politiciens ambitieux et affairistes, ni d'autres vous remplaçant aux mêmes fonctions, qui êtes capables d'accomplir ces actes.

C'est le peuple qui fera sa besogne lui-même.

Le jour où, libéré de toute tutelle intéressée, il aura détruit le borborygme parlementaire et abattu l'Etat autoritaire, il saura bâtir la société nouvelle, dans laquelle les mots : Liberté, Egalité, Fraternité, ne seront pas une fiction, mais une réalité.

Alors là, nous pourrions contempler, souriants, avec l'œuvre accomplie, notre bien-être, qui ne sera pas factice comme l'est votre sourire.

JAMES.

Le servilisme se prêche volontiers au nom de l'amour ; le dominisme, au nom de la liberté. Pour échapper aux deux mensonges ; pour être certain de n'être point trompé par des masques : j'écarte toute doctrine qui attende dans la pratique à la fraternité égale de tous les hommes ou à l'indépendance d'un seul.

HAN RYNER.



Une page inédite de Malatesta.

L'Humanité se développe péniblement sous le poids de l'oppression politique et économique ; c'est l'abrutissement, la dégénérescence, la mort (pas toujours lentement) par la misère, par l'esclavage, par l'ignorance, et ce qui en résulte.

Pour défendre cet état de choses inhumain, il existe de puissantes organisations militaires et politiques qui répondent par la prison et la potence à toute tentative de révolte.

Il n'y a pas de moyens pacifiques ni légaux pour sortir de cette situation et il est naturel qu'il en soit ainsi, puisque la loi est faite par les privilégiés expressément pour défendre le privilège.

Contre la force physique qui nous ferme le passage, seule peut être efficace la révolution violente.

Evidemment, la révolution produira beaucoup de maux, beaucoup de souffrances ; mais même si elle devait en produire cent fois plus cela ne signifierait rien comparé à ce que nous souffrons dans le régime actuel.

Nous savons que dans une seule bataille, il s'exterminera plus de gens que dans la plus sanglante des révolutions ; nous savons que des millions d'enfants meurent faute de l'assistance nécessaire, que des millions de prolétaires périssent prématurément du mal de misère ; nous savons la vie rachitique, sans joie et sans espérance, que subit la plus grande partie des hommes ; nous savons que les plus riches et les plus puissants mêmes, sont beaucoup moins heureux qu'ils pourraient l'être dans une société d'égaux ; et cet état de choses existe depuis un temps immémorial et durerait indéfiniment sans la révolution ; une révolution qui attaquera profondément les causes du mal et mettra pour toujours l'humanité dans le chemin de la félicité.

Que la révolution vienne donc. Chaque jour qui la retarde est une énorme somme de souffrances infligées aux hommes. Travaillons donc pour qu'elle vienne vite et qu'elle soit telle qu'il convient pour anéantir toute oppression et toute exploitation.

Donc pour nous anarchistes, ou pour les anarchistes qui voient les choses comme nous les voyons, tout acte de propagande ou de réalisation par la parole ou par le fait, individuel ou collectif, est bon quand il sert pour approcher et réaliser la révolution, quand il sert pour assurer à la révolution le concours conscient des multitudes et pour lui donner ce caractère de libération universelle sans lequel il peut se produire une révolution, mais pas la révolution que nous désirons. Et c'est déjà dans le fait révolutionnaire qu'il faut tenir compte avant tout du moyen le plus économique, qui puisse nous assurer la plus grande économie de vies humaines.

Nous connaissons trop bien les terribles conséquences morales et matérielles dans lesquelles se trouve le prolétariat pour ne pas nous expliquer les actes de haine, de vengeance et même de férocité, auxquels les révolutions peuvent donner lieu. Nous comprenons que, ayant été opprimés, ayant été traités toujours par les bourgeois avec la plus ignoble dureté, ayant vu toujours que tout était permis au plus fort, certains se sentant un jour, pour un moment, les plus forts, pourront dire : « Faisons de même que les bourgeois ». Nous ne sommes pas des actes que nous puissions accepter, approuver ou imiter. Nous devons être résolus et énergiques, mais nous ne devons sous aucun prétexte dépasser les limites tracées par la nécessité.

Nous devons éviter d'infliger d'inutiles souffrances ; en un mot, nous devons être inspirés par le sentiment de l'amour des hommes, de tous les hommes. Il nous paraît que ce sentiment d'amour est le fondement moral et la base de notre propagande. Il nous paraît que l'on doit seulement concevoir la révolution comme le grand fait humain, comme la libération et la fraternisation de tous les hommes, quelle que soit la classe ou le parti auxquels ils ont appartenu. C'est la seule possibilité de réaliser notre idéal.

La révolte brutale se produira sans aucun doute et sera entièrement nécessaire pour détruire le système actuel ; mais si elle ne trouve pas le contre-poids des révolutionnaires qui luttent pour un idéal, elle se dévorera elle-même.

La haine ne produit pas l'amour ; par la haine on ne rénove pas le monde. La révolution de haine échouera complètement ou bien il en résultera une nouvelle oppression qui pourrait s'appeler anarchiste, comme s'appellent libéraux les gouvernements actuels, mais qui n'en serait pas moins oppressive et produirait les effets qu'engendre toute oppression.

ERRICO MALATESTA.

Petite Chronique de la Haute-Pègre

Académie des Sciences morales et politiques.

— Le fameux marchand de mort subite, Eugène Schneider, du Creusot, a prononcé son discours de réception à l'Institut devant une assistance choisie et recueillie. Une épée d'honneur a été offerte au nouvel académicien. La poignée finement ciselée représente allégoriquement : La Morale et la Politique, couronnant la Finance et le Commerce des Armements. « Cette épée, a déclaré Monsieur Eugène Schneider, est le plus beau jour de ma vie. Elle me servira à défendre les institutions de mon pays et, au besoin, à le combattre. Je compte d'ailleurs organiser en Europe centrale une nouvelle série d'assassinats politiques qui conduira infailliblement à une guerre européenne et nous permettra de recevoir des commandes de tous les belligérants. Nos succursales de Tchécoslovaquie, d'Allemagne et de Roumanie sont équipées pour une production massive. Grâce à moi, une nouvelle phase de prospérité sourira à l'humanité consolée. »

Répondant aux insinuations d'une certaine presse : « On a dit que je n'avais pas les mains propres. Je répondrai en citant le discours de réception prononcé ici même par mon illustre confrère Ernest Renan :

« Libre à celui qui ne touche pas les réalités de la vie de faire le difficile et de rester immaculé. L'humanité se compose de deux milliards de pauvres créatures, ignorantes, bornées, avec lesquelles une élite marquée d'un signe est chargée de faire de la raison, de la justice, de la gloire. »

» Arrière les timides et les délicats, arrière les dégoûtés, qui ont la prétention de sortir sans tâche de boue de la bataille engagée contre la sottise et la méchanceté. »

(à suivre)

A. P.

Anarchisme, ou Marxisme ?

I

Un libertaire en U.R.S.S.

AVANT-PROPOS.

Le camarade anarchiste Paul Rousseng a naguère été invité par le Secours Rouge à exposer, sous une préface de Marcel Cachin, ses impressions de délégué en Russie. Avec toute la modération possible, il a présenté un tableau complet, mélange de lumière et d'ombre. De nombreuses ratures pratiquées sur son manuscrit lui ont fait comprendre que « toute vérité n'est pas bonne à dire ». (Il va sans dire que les ratures portaient uniquement sur les « points noirs »).

Mis en présence d'un texte mutilé, Rousseng a cependant accepté la publication, ce que nous ne saurions approuver sans réserve.

Aujourd'hui, nous lui offrons l'hospitalité de notre « feuille de documentation » pour faire connaître aux lecteurs de « Terre Libre » ce que contenaient en substance les passages condamnés par la bureaucratie « indépendante et impartiale » du Secours Rouge ! Pour qu'aucun malentendu ne subsiste, notre camarade se met en outre à la disposition des militants et des groupes pour exposer publiquement, et s'il le faut, contradictoirement les conclusions qu'il a tirées de son séjour en Russie. Nous espérons que les communistes staliniens ne seront pas les derniers à profiter de cette offre faite et maintenue dans l'intérêt de la clarté révolutionnaire du prolétariat.

Rousseng, toutefois, ne pourra se mettre en campagne qu'après que sera terminée la saison des vendanges. Lui écrire au bureau du journal.

TERRE LIBRE.

J'ai séjourné durant trois mois en Union Soviétique, ayant été désigné pour faire partie d'une délégation du Secours Rouge International, d'août à novembre 1933. L'ensemble de cette délégation quitta la Russie au mois d'octobre ; j'y demeurai un mois de plus, parce que l'on tenait à ce que j'assiste aux fêtes commémoratives du 7 novembre.

Après avoir parcouru la Russie du Nord au Midi, sous la conduite vigilante des guides officiels, il m'était donné de voler de mes propres ailes. Je fus singulièrement aidé en cela par un camarade russe sans parti parlant le français et qui, quoique sympathique au régime, était conscient de ses tares. Il me pilota à travers Moscou pour me montrer le revers de la médaille.

Le S. R. I. a édité une brochure sur mon voyage en U. R. S. S. — cependant mon manuscrit fut passé au crible, et je dus biffer de nombreux passages soulignés au crayon bleu... N'importe ! Je dirai ici, dans leur intégralité — et quoique brièvement — ce que furent mes impressions de voyage.

REALISATIONS INDISPUTABLES.

Il est hors de doute, et j'ai pu m'en rendre compte, qu'un labeur formidable a été opéré là-bas depuis 1917.

L'héritage tsariste était lourd, aggravé encore par les ruines amoncelées. Tout était à faire ou à refaire. Il y aurait un panégyrique à dresser en hommage à toutes ces admirables réalisations. Ceci dit, passons à l'examen critique des défauts de la cuirasse.

LA GUEPEOU.

Tout d'abord, c'est un fait que la liberté individuelle n'existe pas en Russie ; l'individu est un automate dont tous les gestes sont ordonnés d'avance. Le collectif est une religion. La justice de la Guépéou se manifeste sous l'éteignoir, sans aucune garantie de défense. Nul n'est exempt

d'être jeté dans les oubliettes à l'improviste. La Guépéou est particulièrement impopulaire parmi la masse. Chaque fois qu'en U. R. S. S. j'ai prononcé ce nom aux syllabes sinistres, j'ai vu mes auditeurs mal se défendre d'un frisson. Les ouvriers sont constamment épiés par les séides de cette organisation digne du tsarisme. Un exemple : les magasins coopératifs d'habillement délivrent aux ouvriers ayant leur carte de travailleur un certain lot de marchandises annuellement — selon les disponibilités — et cela à des prix très réduits.

Ainsi, un pantalon qui coûte trente roubles dans les magasins d'Etat où quiconque achète, ne coûtera que cinq roubles dans les magasins coopératifs. Il en résulte que nombre d'ouvriers, tirant parti jusqu'à l'extrême de leurs vieux effets, vendent les neufs aux paysans individuels ou tout autre inorganisé. Cela afin d'améliorer leurs conditions de vie relativement à la nourriture. Mais la Guépéou veille ; tous ceux qui sont convaincus de ce commerce illicite sont jetés en prison durant des années, et dans des lieux qui leur sont spécialement réservés. C'est le crime de spéculation !

Naturellement, il n'y a pas de jugement public en ces matières.

Cette Guépéou comprend une armée innombrable de fainéants qui sont payés pour moucharder les travailleurs principalement, et non pour démasquer — ce qui est accessoire — les contre-révolutionnaires. Ces messieurs ont les meilleurs logements, occupent nombre de grands hôtels construits sous le tsarisme. Ils se livrent à toutes sortes de trafics auxquels leurs fonctions assurent l'impunité.

La plupart des condamnés politiques sont envoyés en Sibérie, où se continue... la tradition tsariste. Alors que les vulgaires escarpes sont comme des coqs-en-pâte dans les prisons de droit commun.

REPRESSION OUTRANCIERE.

Ayant demandé des nouvelles de Victor Serge, on me répondit que Monsieur Herriot (alors en Russie) avait demandé sa grâce et qu'il était rentré en France. Ce mensonge fut consommé par les guides afin de couper court à toute discussion.

Au lendemain de la passeportisation, les bagnes de Sibérie se remplirent d'indésirables. Des milliers de jeunes gens, hommes et femmes, qui pourtant appartenaient aux jeunesses communistes, y furent acheminés parce que leurs parents avaient été commerçants, industriels ou fonctionnaires de l'ancien régime. Rendre ainsi responsables des innocents, est tout simplement odieux.

La plupart de ces victimes expiatoires n'atteignent même pas les lieux de déportation, effroyablement décimées en cours de route par la maladie et l'inanition. J'ai causé à Moscou avec un rescapé, qui réussit malgré les fusils à s'évader de la Sibérie, et qui a pu se procurer un faux état-civil. Les détails qu'il me donna sont tristement pitoyables. Il me déclara notamment que nombre de ses compagnons avaient sombré dans la folie.

Le régime des bagnes sibériens soviétiques est extrêmement dur. Baraquements sommaires où on gèle, sous-alimentation, travail pénible sous la garde de soldats rouges, arme chargée, et répression impitoyable en cas de tentative de fuite.

SALAIRES ET NIVEAU DE VIE.

Le niveau de vie des masses travailleuses, dans un pays où le chômage n'existe pas, est de beaucoup inférieur à celui des pays capitalistes. Ceci n'est pas un grief ; la cause en est aux exigences de l'édification, à la nécessité d'une exportation massive des produits agricoles. Les salaires sont très-bas ; ils varient de 90 à 200 roubles en gé-

néral. Le pouvoir d'achat du rouble-papier, monnaie d'échange purement intérieure, est dérisoire. Il équivaut à celui du franc. En effet, dans des magasins spéciaux où les achats se soldent en argent étranger, j'ai payé 5 et 10 francs ce qui était facturé 5 et 10 roubles aux magasins ordinaires.

Les coopératives d'alimentation sont dépourvues de tout, à part le pain, les pommes de terre, le poisson salé et le thé indigène.

Théoriquement, il devrait y avoir du beurre, de la viande, des œufs, du lait, etc., mais pratiquement il n'y en a pas.

Les travailleurs doivent donc s'approvisionner, selon leurs moyens, dans les magasins d'Etat où, par exemple, ils doivent payer le beurre 40 roubles le kilo — qui ne vaudrait que 5 roubles dans les coopératives.

Un œuf vaut un rouble, de même qu'une vulgaire pomme ; un litre de lait vaut 3 roubles, un kilo de viande 14 roubles. Or, la moyenne des salaires est de 5 roubles par jour. Un ménage qui a deux ou trois enfants doit vivre avec 300 roubles par mois. Le père et la mère travaillent, les gosses sont à l'école ou à la crèche durant la journée, où ils ont des repas chauds. Car les œuvres de l'enfance sont admirables.

Le budget de ce ménage s'établit ainsi : loyer, 15 roubles ; redevance pour les enfants, 50 roubles ; achat des denrées à la coopérative, 100 roubles ; retenues diverses sur les salaires, 15 roubles. Il reste 120 roubles pour les achats vestimentaires et pour les achats aux magasins d'Etat d'alimentation.

Dès les premiers jours du mois cet argent est dépensé ; le reste du temps, c'est une constante sous-alimentation. La faim règne en maîtresse au pays des Soviets. Les camarades avec lesquels j'étais en délégation ne me contrediront pas, s'ils sont sincères. Combien de fois avons-nous donné le surplus de nos provisions aux employés, avant notre descente du train... Ils se jetaient sur le pain et autres vivres comme des loups affamés. Les camarades russes qui étaient invités à nos repas de réception, dans les différentes villes, dévoraient à belles dents comme s'ils n'avaient mangé depuis huit jours. Certes, tout un peuple qui endure de telles privations pour édifier une société nouvelle, mérite une grande estime. Mais que l'on ne vienne pas nous chanter que les ouvriers en Russie ne manquent de rien, qu'ils sont plus heureux qu'ailleurs, car cela est archi-faux.

L'élévation progressive des salaires est un leurre, car elle correspond à une élévation correspondante des denrées.

Le tarif des tramways de Moscou a passé de 5 à 20 kopecks. On a augmenté les tarifs pour éviter l'encombrement, car celui-ci est inénarrable. Le double résultat est que les travailleurs doivent faire des kilomètres à pied ou bien faire des saignées à leur maigre bourse.

FABRIQUES-CUISINES.

Dans les usines sont les restaurants coopératifs — les fabriques-cuisines. On y mange une nourriture de fourneau économique, inconsistante et uniforme ! Du poisson salé ou du poisson frais huileux, presque jamais de viande, des légumes cuits à l'eau.

Comme boisson, de l'eau claire.

Certes, à notre passage signalé à l'avance, il y avait de la viande sur toutes les tables — mais c'était pour nous en mettre plein les yeux. Je ne me suis pas gêné pour faire de virulentes critiques sur ces fabriques-cuisines, et même les responsables des usines m'ont approuvés — alors que les autres délégués trouvaient que c'était parfait !

Environ le dixième des travailleurs sont nourris

dans ces gargottes. Les autres mangent chez eux, ce qu'ils peuvent.

Le jour du 7 novembre, pour les fêtes de la Révolution, trois ouvrières sont tombées d'inanition à côté de moi sur la Place Rouge, dans un rayon de quelques mètres... Tout cela est bien regrettable. Pour hâter l'édification, pour outiller et augmenter les effectifs de l'armée rouge, les travailleurs en sont réduits à la famine. C'est Staline qui l'a voulu, contrairement aux vues de Rykov et d'autres qui s'y étaient opposés. Il y avait plus de bien-être en 1928 qu'actuellement.

LA QUESTION DU LOGEMENT.

En ce qui concerne le logement, le dixième à peine des ouvriers occupent les maisons ouvrières nouvellement construites.

Ces dernières n'ont rien de confortable : les logements sont petits, les escaliers et couloirs très étroits et la qualité de construction laisse fort à désirer, en général.

Les habitations bon marché de chez nous sont des palaces, comparativement.

J'ai visité, à Moscou, quelques-unes des maisons de bois à un étage où sont parqués les travailleurs. Des pièces longues et étroites, deux rangés de lits en fer sur lesquels sont des paillasses éventrées. Ni draps, ni couvertures. Pas de chauffage, ni d'éclairage. D'autres pièces sont réservées aux ménages, à raison de cinq mètres carrés par tête. Pas de meubles, la saleté règne partout, la vermine pullule.

Il y a des milliers de ces taudis dans la périphérie de Moscou ; il y en a des centaines de milliers par ailleurs.

LA BUREAUCRATIE.

Les bons logements sont réservés aux fonctionnaires, à la bureaucratie, aux ouvriers spécialistes et qualifiés.

La bureaucratie soviétique fait la pige à n'importe quelle autre des pays capitalistes : pape-rassière, tracassière et ignare. Les bureaucrates sont arrogants et vaniteux ; ils jouissent d'immunités et de privilèges inouïs. Ce sont eux qui sabotent l'édification. D'ailleurs, cette bureaucratie est attaquée journellement par la presse soviétique elle-même.

LA FEMME EN U. R. S. S.

En Russie, la femme est l'égale de l'homme, c'est un fait ; mais elle en partage les servitudes. Elle travaille à l'usine et aux champs aux côtés de son compagnon. Elle accomplit les plus durs

travaux. La femme soviétique est en voie de perdre toute féminité. Ses mains calleuses ne se prêtent guère aux caresses de l'amour. Il faut aller dans le sud pour retrouver quelque coquetterie. La vie familiale est réduite au minimum.

LA JEUNESSE.

La jeunesse est enthousiaste, qui a sucé le lait de la Révolution. Comme sont enthousiastes également la jeunesse hitlérienne et mussolinienne. Les jeunes reçoivent et conservent l'empreinte qu'on leur donne.

Néanmoins, j'aime cette jeunesse soviétique pleine de foi, intellectuelle et sportive, dont les sentiments généreux mériteraient mieux que cet encasernement politique, économique et social.

Car la Russie est une grande caserne. Le collectivisme y assassine l'individu.

Etatisme, ordre, discipline, dogmatisme, conformisme absolue, sont les fondements du nouvel Etat prolétarien.

LA FOUILLE DANS LES USINES.

En U. R. S. S. on se préoccupe fort peu de la dignité humaine, du libre-arbitre de chacun. Ce qui le prouve, ce sont les fouilles systématiques opérées notamment à la sortie des ouvriers et ouvrières des usines textiles, manufactures de tabac et autres.

Nous venions de visiter à Léninegrad une fabrique de tricotage occupant deux mille ouvrières. Ayant l'habitude de fouiner dans tous les coins (ce qui m'attira de nombreux rappels à l'ordre de la part des guides-interprètes), je m'étais égaré dans le dédale des ateliers. Je finis par retrouver la sortie, et mon attention fut attirée par ce fait : de multiples boxes étaient occupées par des files d'ouvrières. A l'extrémité de chaque box, des surveillantes d'un certain âge fouillaient une à une, et avec minutie, chaque ouvrière. Leurs mains palpaient les dessous de la tête aux pieds. Cela me choqua extrêmement ; je n'en croyais pas mes yeux.

Comment ! dans un Etat prolétarien, on se livrait à de telles pratiques contre lesquelles on s'élevait avec véhémence dans les pays capitalistes ! Sur ces entrefaits arriva l'interprète, fort marri de voir que j'assistais à cette scène peu banale. Je lui dis mon indignation et demandai à voir les responsables de la fabrique. Ceux-ci se dérobèrent à mes questions et l'on s'empessa de me faire monter en voiture pour rejoindre l'hôtel. J'ai protesté au siège central du S. R. I., à Moscou, ainsi

qu'au siège de l'Internationale Communiste. On m'a fait valoir qu'il fallait sauvegarder la propriété nationale, que des brebis galeuses se trouvaient dans les usines, que les ouvriers et ouvrières ne se formalisaient pas de ces fouilles honteuses et qu'ils n'en étaient pas choqués.

Ce n'est pas mon avis.

J'estime qu'alors même que la répétition constante de ces pratiques abolit toute pudeur de l'individu, toute dignité, cela n'est pas une excuse.

Ainsi, on réduit à néant des sentiments qu'au contraire on devrait exalter ; on plonge sciemment l'individu dans l'avachissement le plus complet.

Un prisonnier se rebelle intérieurement contre les fouilles avilissantes. En Russie, des ouvriers libres en sont arrivés à exclure ce sentiment de révolte intérieure, paraît-il. Mais je garde des doutes à cet égard ; j'ai de la peine à croire à la réalité de cette abdication morale. Dans les pays capitalistes, ces procédés sont plutôt rares. On pèse les matières premières confiées aux ouvriers, ensuite on pèse le travail confectionné, compte tenu des déchets. A cette suggestion que j'ai adressée, on m'a répondu que cela occasionnerait trop de complications. En effet, une fouille brutale et avilissante, c'est bien plus simple...

LA CASTE DES OUDARNIKS.

J'aurai à parler maintenant des oudarniks, les ouvriers de choc. Ceux-ci reçoivent un insigne. Pour un prix identique, ils ont une meilleure nourriture dans les fabriques-cuisines. Naturellement, et cela est « juste », ils sont mieux payés. De plus, ils ont des villégiatures, ils séjournent dans les maisons de repos, ils ont les meilleurs logements. Ainsi a été créée une caste aristocratique au-dessus des autres travailleurs et à leur détriment.

Les maisons de repos ne pullulent pas en U. R. S. S. relativement aux millions de travailleurs. Cinq pour cent à peine les fréquentent. Ce sont les privilégiés.

LA MENDICITE ET LE VOL.

A Moscou et à Léninegrad, notamment, on ne peut pas faire dix mètres sur les grandes voies sans rencontrer de mendiant. Hommes, femmes, enfants, vieillards, vous sollicitent que c'en est une obsession. Que sont-ils ? Des déchets de l'ancien régime, anciens popes, anciens koulaks dépossédés, descendants de bourgeois et commerçants auxquels on a refusé la carte de travailleur, paysans venus à la grande ville et que l'on ne

PAROLES DE RÉVOLTE

« Tes passions ». Tes passions patriotiques à toi ? Il y a dans ce mot-là de quoi faire éclater de joie les boyaux du plus stupide. D'où naissent-elles ces passions-là ? de ton ventre ou de tes pieds ? Des passions patriotiques, vraiment quand on t'accuse de ça, je suis tenté de te trouver noble et sublime : car la grandeur de l'injustice se répand sur celui qui la subit. Oui, eux peut-être, même ceux qui se croient sincères, pacifiques, parce qu'ils ont appris à lire dans les livres et qu'ils croient connaître l'homme, c'est-à-dire ce qui n'existe pas encore, ils ont peut-être en effet ces passions dont ils t'accusent pour expliquer l'assassinat monstrueux ; mais toi ? Paysan à ta charrue, forgeron à ta forge, tisserand à ton métier, terrassier dans ta tranchée, connais-tu naturellement d'autres passions que celles qui viennent, sans aucune métaphysique, de la faim, de la soif et de l'amour ? Ton ignorante imagination ne va même pas jusqu'à concevoir l'ordre dans lequel s'intègre ton travail ; tout au plus s'en irait-elle jusqu'au village voisin chercher de l'amour ou des noises, du vin ou des coups. Mais tous les matins, le journal vient te montrer un visage du monde que tu ignorerais, sans lui, jusqu'à ta mort ; et il

le fait grimaçant, mauvais, insultant, sans répit. Il te montre qu'il est glorieux de lécher la botte de tes maîtres, mais ignominieux de lécher celle d'un autre maître ; que ton pays est seul grand, juste, généreux, et que le mieux qu'on puisse faire c'est de se méfier des autres. Et ça finit par troubler ta pauvre cervelle. Tu penses en mangeant ton quignon de pain à ceux qui, là-bas, rêvent de venir te le prendre ; aux féroces soldats qui viendraient s'ils pouvaient égorger tes femelles après les avoir violées. Et tes poings se serrent... Te voilà l'œil mauvais... fin prêt... Imbécile ! Voilà tes passions prêtes à faire la guerre. S'il n'y avait que le quignon de pain, tu transigerais ; tu en donnerais la moitié à un copain affamé, même s'il parlait une autre langue que la tienne. Mais se laisser prendre par force, humilier... Ah ! non ! non ! On a son honneur, nom de Dieu. Mais je le demande, cette imagerie de banditisme sans laquelle jamais tu ne connaîtrais ces passions qui font la guerre, qui donc l'imprime dans ton flasque cerveau ? Depuis des mois, des années, des siècles ? C'est très beau de dire que tes passions font la guerre. Mais il faut tout de même savoir si elles te sont naturelles ces passions-là ; si elles sont en toi comme la faim et la soif. Et si elles l'étaient, ce qui est faux, à quoi, laissées à elles-mêmes, aboutiraient-elles, sinon à s'user elles-mêmes, sans se traduire par aucun geste, sinon peut-être contre ceux dont tu connais et dont tu sens directement et clairement l'humiliante, l'exigeante oppression ? Voilà une bonne raison, je pense, de te fourrer plein les poches d'images tricolores. Celui-là a commis le crime à qui le crime a profité. Tout beau, crient nos philosophes. Mais ne voyez-vous pas que le crime coûte plus qu'il ne rapporte ? Et quel homme

veut pas embaucher parce qu'ils ont délaissé le travail de la terre.

Il y a aussi ceux qui ne veulent pas travailler, et l'armée des enfants vagabonds. Car il y en a toujours. On les voit vendant des cigarettes, des allumettes, cirant les souliers, quémandant dans les jardins publics et sur les boulevards.

Nous rencontrâmes souvent des culs-de-jatte, des estropiés, des aveugles, qui étaient des mutilés de la guerre civile, des partisans rouges qui avaient perdu leurs membres au service de la Révolution.

Cela ne manqua pas de nous choquer de voir ces hommes mendier, avec de tels états de service. Nous les interrogeâmes. Le gouvernement soviétique leur donne une maigre pension de 100 roubles par mois. Nous avons vu ces titres de pension. En principe, ces mutilés sont censés se ravitailler dans des magasins spéciaux où les denrées sont à bas prix ; mais en fait, comme dans toute coopérative, il n'y a presque rien. Alors les 100 roubles mensuels leur durent une dizaine de jours, parce qu'ils sont dans l'obligation de faire leurs achats, au prix fort, dans les magasins d'Etat. Ils en sont donc réduits à la mendicité. Cela ne fait guère honneur au régime des Soviets.

J'ajouterai que malgré le nombre de mendiants qui sollicitent la charité publique, ce n'est pas en vain qu'ils tendent la main. Nos guides-interprètes nous recommandaient de ne rien leur donner. Ils ne manquaient pas, également, chaque fois que nous étions parmi la foule, de nous inviter à faire attention à nos poches. Car les pickpockets pulullent, ainsi que les voleurs à l'étalage. Pendant un de ses séjours en Russie, Vaillant-Couturier se vit subtiliser son portefeuille.

La prostitution a été liquidée officiellement en Russie. Il n'y a pas de maisons closes, ni de rendez-vous. Le passant n'y est pas sollicité au coin des rues par les marcheuses, à la nuit tombée. Cependant, il n'en est pas moins vrai que la prostitution clandestine existe sur une grande échelle. Elles opèrent en catimini dans les jardins publics et les salles de spectacle, pour « lever » le client.

Il y a très peu de professionnelles parmi elles ; ce sont pour la plupart de jeunes ouvrières qui demandent à la prostitution un supplément à leur salaire, afin de pouvoir acheter une paire de bas ou des souliers. La plupart des membres de la délégation allaient en chasse la nuit, et ils n'avaient que l'embarras du choix.

La prostitution vénale ne disparaîtra qu'avec le paupérisme.

MOYENS DE COMMUNICATION.

Il faudra encore trente ans pour que les réseaux routiers et ferroviaires de l'U. R. S. S. soient adéquats aux nécessités. Actuellement, leur insuffisance est la cause prépondérante des difficultés du ravitaillement.

Les trains sont archi-bondés. Combien de fois, dans les grandes gares, avons-nous vu des groupes imposants d'aspirants voyageurs surchargés de hardes et d'ustensiles, se précipiter pour prendre place dans les wagons, mais toujours repoussés !

Ils campent dans les gares des semaines entières, en attendant le train de leur rêve qui les emportera... J'ai fait un voyage de trois jours sur la Volga, sur un des nombreux bateaux qui sillonnent le fleuve géant. Ce sont des bateaux de 100 à 120 mètres de long, avec cabines, cale et entrepont. Dans ce dernier, j'y ai vu entassés plus d'une centaine de miséreux, des familles entières accroupies sur les planches, la plupart n'ayant rien à manger. Ils venaient jusque dans les cabines des délégués pour tâcher d'avoir quelque chose.

Certains délégués, spéculant sur cette misère, attirèrent quelques jeunes femmes et pour quelques vivres et quelques roubles connurent leur intimité.

En ce qui concerne la poste, les services laissent beaucoup à désirer. Les colis que s'expédient les particuliers n'arrivent à destination que par miracle. La plus grande partie est volée en cours de route.

ARTS ET LITTÉRATURE.

Si la sculpture a enfanté des chefs-d'œuvre postérieurement à la Révolution, on ne peut en dire autant en ce qui concerne la nouvelle école de peinture.

Des tableaux polychromes, aux tons violents, représentant des épisodes révolutionnaires ; aucune œuvre valable, à part quelques rares exceptions.

La littérature, comme les arts, est bolchévisée.

Romans à thèse d'un pur conformisme, œuvres partisans sans envolée. Les poèmes chantent des hymnes à la gloire des tracteurs et à la réalisation du plan quinquennal.

Les œuvres de pure imagination sont mortes, l'inspiration est prisonnière.

Artistes, écrivains et poètes sont tenus en laisse par l'orthodoxie des maîtres du jour.

ON NE PASSE PAS !

S'il n'est pas facile de pénétrer en Union Soviétique, il est encore bien plus difficile d'en sortir.

Il est incompréhensible que le gouvernement soviétique refuse la sortie du territoire aux éléments pro-tsaristes qui sont un poids mort et qui pratiquent le sabotage sous toutes ses formes. On leur refuse le droit au travail, et ce faisant, c'est une prime qu'on leur donne pour saboter et désagréger.

De même, il n'est pas permis à un citoyen soviétique d'aller à l'étranger, à moins qu'il y ait des raisons plausibles, aux yeux de la bureaucratie.

En aucun cas, on n'accordera de passeport à quiconque le désire à l'unique fin de tirer sa révérence au pays des Soviets. Les frontières sont gardées par les fusils. L'évasion est punie de mort comme « haute trahison ».

LA MENTALITE SLAVE

Les peuples slaves, depuis toujours, ont vécu sous le régime de la tyrannie — féodale et religieuse. La révolution, en jetant bas le tsarisme, les a aussi délivrés de l'emprise des papes — à tel point que nul pays au monde n'a secoué aussi radicalement le joug religieux.

Cependant, même à l'heure actuelle, ces peuples n'éprouvent que faiblement le besoin de la liberté individuelle.

Les prolétaires soviétiques sont des fanatiques de la vie en commun ; ils se plient sans maugréer à tous les mots d'ordre, à toutes les restrictions.

Passifs et disciplinés, patients et se contentant de peu, ils ne manquent pas d'idéalisme. Ils se nourrissent du vent des discours, se saoulent de démonstrations et avec cela ils ont la conviction d'être le peuple-roi.

CONCLUSIONS.

La Révolution prolétarienne de 1917, depuis dix-sept ans, a fait de grandes et belles choses.

Elle a aussi accumulé des erreurs. Il est hors de doute qu'en Russie l'individu est opprimé. Aucune opposition n'est permise pour redresser ces erreurs. L'exemple de Victor Serge est typique à cet égard.

A mon avis, aucun anarchiste conscient ne doit se rallier à la 3^e Internationale. Les bolchévicks ont exterminé les anarchistes russes, ne l'oublions pas, malgré l'opposition de Lénine. Ce dernier, en reconnaissant dans ses écrits que l'idéal anarchique était l'idéal suprême de l'humanité, en envisageant par ailleurs la suppression de l'Etat, a ainsi justifié la nécessité du mouvement anarchiste.

Dans les circonstances présentes, il me paraît évident que les anarchistes ne doivent pas être contre le mouvement soviétique, ébauche mal léchée

accepterait pareil marché ? Non, les passions, toujours. La poudre ne parle pas toute seule. Il lui faut un vis-à-vis qui l'anime. Et l'animateur, c'est la passion. Et c'est puissamment raisonné. Seulement ce ne sont pas les mêmes qui paient et qui ramassent. C'est toi qui paies : tes passions te coûtent à la fois ton pain et ton sang. Voilà ce que c'est que d'avoir des passions quand on n'est qu'un animal stupide. Les maîtres ramassent les pourcentages sur ton sang et un beau pourcentage de puissance supplémentaire. Tu es toujours vaincu quoi que tu fasses. Bien sûr que tu n'irais pas dépenser cent sous et risquer ta peau pour ramasser deux sous. Mais si tu pouvais décider le voisin à risquer cent francs à la loterie à condition que, gagnant ou perdant, il te laissera cinquante francs sur l'opération ? Mais toi tu ne serais pas capable de faire une guerre avec de petits appétits comme ceux-là. Tu manques trop d'imagination et d'envergure, voilà tout. Il fut un temps où les maîtres auraient pu tenir le raisonnement que tiennent nos sophistes d'aujourd'hui. Un temps où ils avaient un reste de conscience peut-être, qui les empêchait de risquer cent millions pris dans ta poche pour en gagner dix à mettre dans la leur.

Mais ils ont fini par dissoudre ce petit grain de conscience qui leur restait, dans le fleuve des bienfaits et profitables anonymats où les choses ont l'air d'aller toutes seules, où personne n'a rien à se reprocher, et où on peut sans le moindre petit scrupule empocher le produit des crimes les plus crapuleux... Ils ont inventé un système merveilleux qui emplit leurs poches et décuple leur puissance sans

que tu puisses y voir le moindre visage humain. Et c'est sans doute pour cela qu'on te dit que le mal est en toi, dans ta chair, dans tes boyaux, dans tes passions. Guéris-toi donc de faire la guerre... Elle est en toi, rien qu'en toi. Mais je voudrais voir le jour où tu en auras assez de payer à tes maîtres un intérêt sur tes plaisirs, et où, ayant donné un grand coup de pied dans la machine, tu brûleras les images tricolores après avoir pendu quelques « anonymes ». Ce jour-là, les grandes passions se satisferont très bien d'un bout de fromage sur un quignon de pain avec un litre de gros rouge. Mais on n'en est point là. Tu as encore besoin de trembler plus d'une année avant de comprendre jusqu'à quel point on se moque de toi, avant d'accéder à l'humanité, car tu ne seras qu'une chose méprisable et méprisée tant que tu n'auras pas compris que toute affirmation de solidarité entre le supérieur et l'inférieur, entre le maître et l'esclave, est mensonge de la part du maître, mensonge intéressé et, de la part de l'esclave, lâcheté déshonorante.

(A suivre)

=====

« Paroles de révolte » — l'œuvre de notre collaborateur André Laroque — forme une brochure de 64 pages que tous auront à cœur d'acquérir.

et combattre les tares du régime bolchévik, afin qu'elles soient épargnées à notre révolution européenne.

Lorsqu'ici même, en France, les forces conjuguées de la réaction veulent imposer un régime de terreur, il appartient aux anarchistes de montrer la route aux groupements ouvriers, non seulement en parolottes, mais dans l'action.

Trêve aux querelles de tendances parmi nous. Luttons ensemble pour saper l'infâme société bourgeoise et capitaliste.

Et tout en ne ménageant pas nos efforts dans les combats communs contre le fascisme et la guerre, ne soyons pas dupes et conservons notre idéal. Travaillons sans cesse les masses avachies, semons le grain qui germera pour la moisson future, quand se lèvera l'aurore de l'Anarchie libératrice.

PAUL ROUSSENQ.

Nîmes, le 8 août 1934.

II

Pour la lutte contre l'État

par Nestor Makhno.

Forme d'organisation de la vie sociale du peuple, ou forme de la violence organisée, exercée par un pouvoir arbitraire sur ce même peuple, l'État contemporain — que ce soit un État bourgeois ou un État « ouvrier », « prolétarien » — repose également sur ce qu'on appelle la centralisation qui découle de la violence exercée directement par la minorité sur la majorité.

Pour établir son ordre politique, tout État, outre la baïonnette et le rouble, utilise encore de puissants moyens d'ordre spirituel.

A l'aide de ces moyens, un groupe infime de politiciens, lie, afin de distraire son attention du joug d'esclave que lui impose l'État, l'esprit de l'humanité entière et plus particulièrement celui du grand groupe des travailleurs.

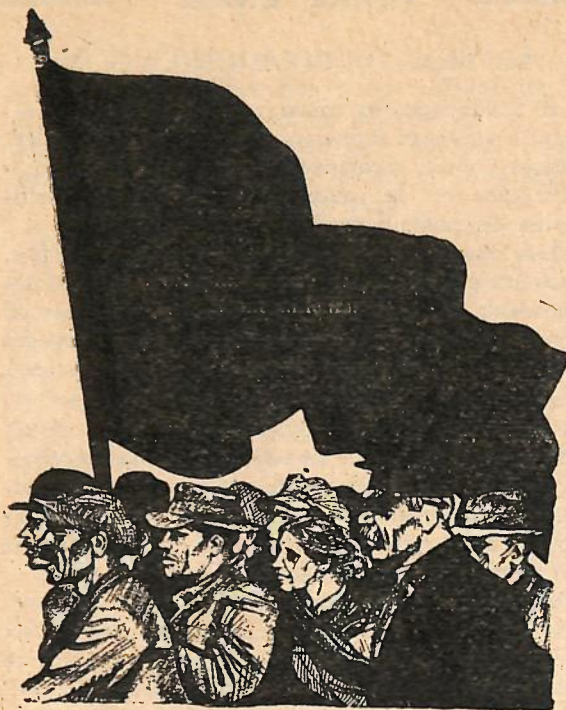
Donc, pour lutter contre cette violence de l'État contemporain, il faut utiliser des moyens convenables.

Jusqu'ici, la classe révolutionnaire des travailleurs se dressait sous le drapeau anarchiste contre le pouvoir des tyrans et des exploités — du capital et de l'État — avec des moyens d'action sociale insuffisants pour le triomphe complet des travailleurs. Et, bien que dans l'histoire de la lutte entre le travail et le capital, il y eût des moments où les travailleurs défaisaient le capital, la victoire leur échappait, car l'État s'interposait, changeait en apparence ses formes. Le capitalisme unissait les intérêts du capital privé aux intérêts d'État et triomphait des travailleurs.

L'expérience de la grande Révolution russe a mis en pleine lumière nos défauts sur ce point et nous n'avons pas le droit de les oublier. Nous devons nous y reconnaître clairement. Nous reconnaissons que notre lutte contre l'État, lors de la Révolution russe, a été particulièrement marquante dans l'œuvre de destruction de cette institution exécrationnelle, malgré la désorganisation qui régnait dans nos rangs.

En revanche, il n'y eut presque pas d'activité dans l'œuvre d'organisation des problèmes et des institutions d'action sociale du lendemain, institutions qui auraient garanti le libre développement de la société des travailleurs, hors de la tutelle de l'État et de ses institutions tyranniques.

Le fait que nous, anarchistes-communistes, pas plus que les syndicalistes, ne sûmes prévoir le lendemain de la Révolution russe, ni formuler à temps le programme d'action sociale, fut la cause des nombreuses erreurs commises par maints de nos groupes et même des organisations entières (en admettant qu'il en existât) dans leur orientation politique et social-stratégique sur le front de bataille de la révolution.



Pour éviter de se retrouver dans semblable position lors du grand jour, ou tout au moins, pour pouvoir en sortir exempts de trouble, sans perdre liaison avec notre ligne de conduite, nous devons, tout en concentrant nos forces en une seule collectivité active, définir dès maintenant notre conduite à l'égard des institutions d'économie régionales, territoriales et sociales. Définir ces unités, fixer les traits essentiels de leurs rôles révolutionnaires dans l'œuvre de la lutte contre l'État, voilà ce qu'exigent des anarchistes le moment actuel et les leçons de la grande Révolution russe.

Qui s'est plongé au plus fort de la lutte des travailleurs de la ville et du village pendant la Révolution russe ; qui a vécu avec eux succès et défaites de cette lutte, celui-là doit conclure avec nous que notre lutte contre l'État, au nom de sa suppression, par la seule force armée révolutionnaire, est chose trop difficile et presque désespérée.

Il est indispensable de lier l'action des forces armées de la révolution avec celles de nombreuses unités sociales et d'économie locale, unités qui grouperont autour d'eux, dès le premier jour de la révolution, la population organisant, indépendamment de l'État, ses affaires sociales, économiques et territoriales.

Les anarchistes doivent, dès maintenant, diriger leur attention sur cette face de l'œuvre révolutionnaire. De même, ils devront tenir compte de ce que les forces armées de la révolution, masses révolutionnaires fortement unies aussi bien que lutteurs partisans répartis en faibles groupes, ne pourront guère que disperser les porteurs et les défenseurs de l'idée de l'État, créant ainsi les conditions où le peuple entier, suivant la révolution, pourra briser les liens avec le passé et tracer les plans de l'édifice de la nouvelle vie sociale. Mais l'État subsistera encore longtemps dans sa substance, se mêlant souvent à la vie nouvelle, et freinera ainsi la croissance et le développement des rapports nouveaux entre les hommes, basés sur l'idée de libération.

La liquidation de l'État ne sera complète que lorsque la direction de la lutte des travailleurs appartiendra complètement à leur initiative et que les travailleurs révolutionnaires de la ville et du village se seront élaborés des institutions d'action sociale.

Les organes autonomes régionaux économiques et sociaux ou les conseils libres (anarchistes), apparaissent comme devant jouer le rôle de telles institutions. La nature et la structure de ces conseils devraient être élaborées à l'avance par les ouvriers et paysans révolutionnaires et par leur avant-garde, les anarchistes. Car c'est de cela que dépendent en grande partie la croissance et le développement de l'idée anarchiste parmi ceux au nom desquels et par lesquels s'effectuera dans la pratique la société libre.

III

Matérialisme romantique

par Erich Muhsam.

En Allemagne, l'esprit du « prussianisme » des Hohenzollern et l'influence d'un Hegel ont laissé leur trace même dans les rangs des classes opprimées. La notion de la liberté est demeurée étrangère au peuple, et ce fut un Allemand — le juif Karl Marx était, en effet, un Allemand ! — qui inculqua aux ouvriers la théorie du matérialisme historique. Cette conséquence effroyable du capitalisme, qui se traduit par la croyance que l'âme et l'esprit, la pensée et le caractère des hommes sont régis exclusivement par des intérêts matériels, ce phénomène trois fois maudit, dont l'anéantissement constitue au fond le but suprême des luttes libératrices du prolétariat, et pour l'extermination duquel la libération économique par le socialisme s'avère impérieuse — ce phénomène, dis-je, a été érigé par le marxisme en une loi éternelle de la vie humaine.

Bismarck voulait assurer le principe du capitalisme par la perfection des rouages d'un état autoritaire ; Marx, lui, prêchait au prolétariat la nécessité de prendre à son compte la pensée matérialiste dans le but de créer l'état socialiste, basé sur une centralisation illimitée de l'autorité. Ce sont là, en somme, deux aspects d'une même maladie, qui est une maladie spécifique de l'Allemagne, et que j'appelle le « bismarxisme ».

L'état modèle proposé par Hegel, et qu'a tenté de réaliser le Reich prussien des Hohenzollern, a abouti là où il devait nécessairement aboutir : à la guerre et à l'effondrement. Quant aux marxistes allemands, ils ont échoué eux aussi là où devaient les conduire leur « centralisme » et leur folie étatiste : à une conception purement matérialiste de la mission du prolétariat, à la faillite de l'ancienne idéologie social-démocrate, à l'affirmation de la guerre, et — aujourd'hui — à la perte des pauvres positions du pouvoir qu'ils ont détenues pendant quelque temps et qu'ils avaient pu conquérir au prix d'une renonciation totale au véritable esprit socialiste.

Grâce à ces habitudes « bismarxistes », on pense et on sent en Allemagne uniquement à travers le matérialisme le plus grossier, et cela est vrai pour tous les milieux politiques, qu'il s'agisse des nationaux-socialistes, qui sont les pires sous ce rapport, ou des communistes, qui s'en vantent.

Mais l'âme des Allemands, ensablée dans le matérialisme, a toujours eu soif des gouttes rafraîchissantes de la phraséologie idéaliste. Elle demande que tous les actes utilitaires lui soient présentés sous un accoutrement romantique, et justifiés en quelque sorte par des raisons mystiques. De là, le goût presque pathologique des Allemands pour l'uniforme, de là aussi, l'habitude de chanter ses partisans et ses chefs en un langage aussi dithyrambique que sybillin, et de condamner ses adversaires comme des félons infernaux. Mais comme ils savent ce qu'ils doivent à Hegel et à Marx, à Bismarck et à l'« État », ce romantisme de leur attitude n'est qu'une sauce qui recouvre le matérialisme le plus abject.

Heureusement, le matérialisme dépouillé de toute conscience vivante de la responsabilité humaine est si étranger à la réalité des choses, qu'il finit toujours par engendrer le contraire de ce qu'il escompte. Aussi, les despotes qui dirigent aujourd'hui l'Allemagne finiront-ils, en raison précisément de leurs constantes invocations de l'esprit de liberté intérieure, par éveiller la passion de la véritable liberté : et le cauchemar hitlérien sera chassé, plus vite qu'on ne pense, par la révolution, et par une culture digne de ce nom !

Conservez et collectionnez nos feuilles de documentation. Chacune d'elles forme la matière d'une conférence ou causerie et vous permettra de faire à votre tour œuvre de propagandiste.

Mirages d'Unité

« Les anarchistes sont une minorité infime, en France. Les forces révolutionnaires organisées (les seules qui comptent, paraît-il) sont socialistes et communistes. La Révolution sera donc, qu'on le veuille ou non, socialo-communiste et non pas anarchiste. Pour qu'elle ait lieu, il faut que l'unité se fasse, syndicalement et politiquement, entre les deux partis. Et les libertaires eux-mêmes doivent favoriser cette unité, y apporter le levain de leurs idées, y revendiquer un peu plus d'audace et de vraie démocratie... »

Ainsi raisonnent certains de nos bons camarades. Je ne crois pas qu'ils aient raison. Et voici pourquoi :

1° L'unité socialo-communiste n'est pas une unité pour la révolution, mais une unité pour la conservation du statu-quo « démocratique » en France et pour la défense nationale de l'URSS. Cela n'empêche pas certains camarades communistes et mêmes socialistes d'être de vrais révolutionnaires. Mais ils ne pourront passer de la théorie à l'action qu'en rompant avec leurs chefs et avec la mystique de l'unité. Et c'est à nous de leur montrer le chemin.

2° La révolution est possible en dehors des partis organisés. Plus exactement la révolution, dans le sens économique et social du mot, n'a jamais été, dans aucun cas, l'œuvre des partis. Ceux-ci n'ont fait que de canaliser, endiguer et exploiter à leur profit les mouvements révolutionnaires en s'imposant ou en s'opposant à eux. La révolution en elle-même est toujours libertaire. C'est son échec, son avortement, l'épuisement de ses forces qui permet aux dictatures de partis d'usurper son pouvoir et jusqu'à son nom. Cette usurpation, les anarchistes doivent la dénoncer publiquement et à l'avance, afin de s'y opposer par la force au moment décisif. Sinon ils sont condamnés à devenir ses instruments ou ses victimes.

3° Il est exact que les masses populaires sont ignorantes et pleines d'illusions. Mais cette ignorance est indissolublement liée à leur passivité. Tant qu'elles resteront sous l'autorité des organisations actuelles, elles ne feront rien — et réciproquement. Elles n'entreront donc en révolution qu'en s'affranchissant de l'autorité morale des bureaucrates et politiciens socialo-communistes pour régler elles-mêmes leurs affaires. Notre rôle consistera alors à leur inspirer le maximum d'audace pratique et de confiance en leur capacité propre de créer une nouvelle société, afin d'éviter la capitulation des masses révolutionnaires entre les mains de nouveaux dirigeants.

Pour cela, il faut dès aujourd'hui propager la révolution dans le sens d'une véritable expropriation économique. L'expropriation collective des terres et des usines est le seul moyen pour couper les racines du privilège et de l'autorité en enlevant à l'adversaire tous les moyens d'oppression et de corruption propres au capitalisme et en transformant radicalement les conditions de vie des masses populaires. En face des conceptions politiciennes de la révolution, les anarchistes doivent garder leur indépendance et mettre en avant leurs principes.

Telles sont les raisons pour lesquelles, quant à moi, l'argumentation citée plus haut ne saurait me convaincre.

D'autres copains objecteront : « Pour l'instant, il n'est question ni de révolution sociale, ni d'unité révolutionnaire. Il est question d'une alliance défensive contre les dangers fascistes, et plus immédiatement contre le gouvernement pro-fasciste des décrets-lois. Il s'agit d'éviter de tomber d'un mal dans un pire, du purgatoire actuel dans l'enfer de la guerre et de la dictature à la mode hitlérienne. Il s'agit de s'opposer aux triomphes réactionnaires et de reconquérir les droits fondamentaux de la démocratie. Cette lutte ne peut être menée que sur le terrain d'un front unique ou d'une unité organisée avec les partis de gauche et d'extrême-gauche. »

Là encore, nous avons bien des objections à formuler. Voici les principales :

Le gouvernement Doumergue accumule sur sa tête des montagnes d'impopularité. Il s'est mis à dos les fonctionnaires, les retraités et pensionnés de guerre, les salariés, les petits rentiers, les paysans, bref, la grande majorité des couches populaires. Il n'a donc d'autres perspectives qu'un rôle de transition, consistant à faire avaler au pays les pilules les plus amères, rendant ainsi particulièrement aisée la tâche de ses successeurs. Qu'il soit de gauche ou d'extrême-droite, d'extrême-gauche ou d'Union Sacrée, l'avènement du gouvernement qui nous débarrassera du Sire de Tournefeuille et de son Germain-Martin, sera accueilli infailliblement par des acclamations semblables à celles qui ont salué, bien inconsidérément d'ailleurs, la mort de Louis XIV ou la chute de Brüning.

Ainsi le gouvernement, surtout s'il se pare de jacobinisme et de socialisme « patriote », disposera d'une autorité infiniment plus grande que celui de Doumergue, d'une autorité qui lui permettra d'instaurer sa dictature de fait, sous le voile de la reconstruction économique ou d'une nouvelle « croisade du droit ». En favorisant cet avènement sous prétexte de moindre mal, nous aurons cru combattre le fascisme et la guerre et nous les aurons objectivement favorisés — tout comme ce serait les favoriser que de ne pas combattre de toutes nos forces le gouvernement actuel. — En nous associant organiquement à la coalition qui débarquera Doumergue pour le remplacer, nous manquerions à notre devoir d'éducateurs et de metteurs en garde, pour faire une besogne qui n'est pas la nôtre.

Passons maintenant aux menées fascistes des J. P., des croix de Feu et autres Action Française. Comment le nouveau « bloc des rouges » prétend-il les combattre ?

1° En influençant les pouvoirs publics actuels, et en réclamant de leur vigilance des fers et des prisons contre les adversaires du régime parlementaire ;

2° En plébiscitant pacifiquement (par les manifestations en vase clos, la grève « pure et simple » et avant tout par le bulletin de vote) un gouvernement anti-fasciste ou soi-disant tel ;

3° En s'opposant à toute action directe, à toute initiative révolutionnaire des masses opprimées comme à une imprudence déclanchant inmanquablement la réaction — et en particulier en condamnant l'armement du prolétariat comme une « œuvre de provocation ».

Il me paraît inutile de démontrer que, dans ces conditions, la place non seulement de tout anarchiste, mais de tout révolutionnaire sérieux, de tout prolétaire conscient et de tout individu soucieux de sa dignité et de sa liberté personnelle, se trouve en dehors du « bloc des rouges », sur le terrain de la lutte indépendante et inconditionnelle contre les matraqueurs de toute catégorie (officielle ou non), dans les comités autonomes groupant les individus pour l'action. Dans ces comités, les modalités d'organisation et de fonctionnement sont à déterminer par les participants eux-mêmes, sans distinction de tendance ou d'origine, et sans égard à la diplomatie des chefs de parti.

Partout où le bloc des rouges mènera son troupeau sur le chemin de l'électoratisme et du collaborationnisme, efforçons-nous, camarades, de rallier les hommes libres et désintéressés sur le terrain de la lutte véritable et efficace. On nous insultera, on nous accusera des pires infamies ; c'est le sort de toute minorité agissante. Mais notre exemple portera ses fruits. Le bluff de l'antifascisme légalitaire, parlementaire et gouvernemental se démasquera d'une façon ou de l'autre. Et un jour viendra, plus proche peut-être qu'on ne l'imagine, où nous nous trouverons au premier rang d'une masse en rébellion contre ses exploiters et participant sur les ruines des partis à l'expérience grandiose du pouvoir direct, c'est-à-dire à la conquête révolutionnaire du pain et de la liberté.

J. L. M.

Silence aux Patriotes !

II

Changement de zone. Nous arrivons au Bois Brûlé ; là, non plus, on ne nous laisse aucun répit. Un ordre d'attaque nous est transmis. Les commandements se croisent, se multiplient : approvisionnez, attention, feu à volonté. La fusillade devient bientôt intense. D'en face, les allemands ripostent ; autour de nous les balles sifflent, ricochent sur les arbres avec un bruit mat. Quelques camarades sont atteints ; l'un d'eux, se tenant le bas-ventre, hurle de douleur. Comme dans une sorte de cauchemar j'entrevois des êtres qui gesticulent et courent de toutes leurs forces... vers la mort ; mécaniquement, je fais comme eux. Je ne sais si c'est le courage ou la peur qui nous pousse en avant ; pour ma part je n'ai pas trop le temps d'analyser mes propres sensations, mais ce que je sais sûrement, c'est que j'aimerais assez être ailleurs... Cependant la nuit tombe. Un ordre circule commandant la retraite. L'attaque a manqué son but ; maintenant il ne reste plus qu'à ramasser les blessés et enterrer les morts.

La journée suivante, après une marche assez pénible, nous arrivons à la lisière du bois de Mortmart. Pour la première fois nous sommes reçus à coups de canon. Plusieurs obus éclatent dans nos rangs, des hommes tombent, le sang gicle, des membres broyés jonchent le sol... c'est affreux. On nous ordonne de mettre baïonnette au canon et de pénétrer dans le bois ; ce que nous faisons. Mais nous n'allons pas loin ; les uhlands (nous appelions ainsi tous les guerriers « d'en face ») avaient eu la précaution de mettre partout des réseaux de fil de fer. Impossible d'avancer ; de plus, les munitions commencèrent à manquer. Le capitaine me désigne pour aller porter au chef de bataillon une note demandant des renforts et des munitions. Je revins bredouille car après m'avoir arraché le pli, l'officier m'avait répondu très poliment : « Vous direz à votre capitaine qu'il m'emmerde... » Naturellement le capitaine ne se tint pas pour satisfait. Il me pria de retourner au poste de commandement et de ne pas revenir sans avoir obtenu gain de cause. Au bout d'une heure, nous avions les munitions demandées ; la répartition en fut faite pour le massacre proche...

Après les combats autour de Lironville (Meurthe-et-Moselle), nous rencontrions des fuyards de ce 15^e corps que les stratèges de l'arrière vouèrent aux gémonies à cause de son manque de patriotisme. C'était alors un crime que de vouloir soustraire sa carcasse aux charniers nationaux, c'était un crime que de lèser la Patrie d'un seul cadavre. Aussi nombre d'entre nous ne se gênaient point pour traiter de lâches ceux qui reculaient. Mais arrivés sur le terrain couvert de « pantalons rouges » déchiétés par la mitraille, les plus « enragés » sentaient se calmer leur velléités héroïques. Les officiers disaient pour nous encourager : « En avant ! avancez sans crainte, vous êtes protégés par plusieurs lignes de tirailleurs ». Ils oubliaient seulement d'ajouter que ces tirailleurs étaient morts.

Les derniers soubresauts de l'hystérie patriotique allaient bientôt cesser. Désormais, c'est la crainte seule qui allait conduire ces grands troupeaux d'hommes au sacrifice.

(A suivre)

L. LAURENT.



Justice cynique

Affublés de leurs détroques luisantes et grotesques, les cabotins du prétoire font une entrée solennelle dans cette salle de tribunal où la justice va, tout à l'heure, tenter de s'identifier à la froide iniquité. Pour une fois, ces messieurs ont l'air de bonne humeur ; la bonne chère avive leur teint de tons cramoisis, leur face grasse de bourgeois gavés s'empourpre sous l'effort et passe au violet.

... Le triste défilé commence, défilé tragique, lamentable. Et je m'étonne que certains aient pu montrer le seul côté comique des tribunaux correctionnels, sans être touchés au cœur par toute cette détresse qui vient là s'offrir aux coups des nobles défenseurs de l'ordre établi. Pour tout homme sensible, il se dégage des audiences correctionnelles tout un enseignement. Il faut être aveugle pour ne pas se rendre compte que la justice, cette machine à broyer du pauvre, est surtout faite pour protéger les privilèges et nullement pour protéger les faibles contre les forts.

Timidement, la tête basse, des vagabonds faméliques s'avancent à la barre ; un regard vague du président, une question faite d'un petit ton ironique, et humblement le pauvre bougre bredouille quelques mots qui se perdent dans l'énoncé rapide de la condamnation. Comme un bon commerçant qui distribue des primes à ses clients, le président distribue les peines de prison.

Parmi les délinquants, il y a des vieillards qui ont peine à se soutenir sur leurs pauvres vieilles jambes flageollantes. Redoutables malfaiteurs, ces pauvres hères qui parviennent mal à trainer leur lamentable carcasse ? Allons donc ! C'est une honte et c'est un réquisitoire vivant contre la société que de trainer devant un tribunal cette vieillesse malheureuse qui ne mériterait que pitié et sollicitude.

A un pauvre vieux courbé et sec comme un squelette, le président trouve spirituel d'adresser une question saugrenue : « Vous ne travaillez donc pas ? » dit-il. Cette parole comporte tant de stupidité, quand elle s'adresse à un vieillard de soixante-treize ans dans une époque où les hommes trente ans ne trouvent pas à s'employer, qu'elle provoque des haussements d'épaules dans l'auditoire. Mais déjà, le « coup » tombe, brutal comme le marteau du commissaire priseur : « un mois et Nanterre ». Après la prison, le bagne ; car Nanterre est un bagne, un bagne de vieillards où sévissent des brutes ignobles qui traitent leurs pensionnaires comme un troupeau de bêtes. Pauvres épaves, la plupart acceptent leur sort avec résignation ; quelques-uns même, peut-être, se réjouissent d'échanger leur liberté contre la maigre pitance de l'administration. Depuis longtemps habitués à ne recevoir que des coups, rien ne peut plus les émouvoir.

Un accusé pénètre dans le box, c'est un adolescent, vingt ans à peine ; de sa face affreusement lumineuse émergent deux yeux flamboyants qui regardent bien en face. Celui-là ne doit point porter en son cœur l'amour de l'autorité, symbolisée par le juge et par le flic. Cerveau peut-être inculte, mais fière nature de révolté ! A celui-là, la vie sera dure et impitoyable, car on sent qu'il ne saura jamais plier l'échine. Il porte sur la figure les traces du terrible « passage à tabac » classique et ce sont les ruminants de la préfecture qui viennent d'un air dolent, en petites filles innocentes, se plaindre des coups que décocha ce chenapan. Quatre mois de prison pour apprendre à l'accusé qu'on ne peut impunément recevoir les coups des flics sur la figure.

Le juge ricane, les assesseurs aussi, le ventre secoué d'une douce gaieté. Pensez donc, c'est drôle : un sidi comparait pour avoir dérobé un melon. Il a volé parce qu'il avait faim. De quoi égayer ces messieurs, n'est-ce pas ! Ah ! c'est drôle ; voler un melon alors que d'autres se contentent de voler des millions avec la complicité de la justice elle-même.

Mais, vient le morceau de résistance : l'affaire des détentions d'armes de guerre. Le brocanteur Dancart et notre ami Saïl Mohamed sont convaincus d'avoir accumulé des armes et des munitions en vue de faire trembler les bourgeois tapis dans leur lit. Deux autres brocanteurs sont également appelés à partager cette vindicte, ayant eux aussi fait l'achat de quelques instruments du même genre. Le substitut, un grand benêt à face de crétin, gimpe sur son perchoir et commence à dévider le fil embrouillé de son éloquence. C'est un flot de paroles, lieux communs baroques qui ont le don de mettre l'auditoire en joie. Certains serviteurs de Thémis disposent décidément d'une dose d'imbécillité qui mérite des encouragements. La malignité fielleuse de ce jo-

crisse cherchait pourtant à faire tourner l'affaire en délit d'opinion. Confondant les termes, ignorant tout du bolchévisme, du pupisme et de l'anarchie, il patageait à faire pitié en s'efforçant de faire passer les prévenus pour des complices, membres d'une même organisation terroriste. Tant d'efforts laborieux et tant de bave devaient être prodigués en pure perte. Les avocats n'eurent aucune peine à démontrer la magistrale sottise de ce substitut qui ignore tout de son peu reluisant métier. Maître Boisserie, défenseur de Saïl Mohamed, assumait cette défense d'une manière admirable. Il porta quelques solides coups aux serviteurs du fascisme, les policiers, gens à l'âme fangeuse qui avaient tenté de produire un faux dans cette affaire. Les pisse-copies présents à l'audience et attendant leur pâture, ont dû être frappés par certains arguments comme par autant de coups de pieds au derrière, si toutefois cette engeance est encore capable de ressentir.

Après une laborieuse discussion, la cour rendait l'arrêt nécessité par l'effondrement de l'accusation : un mois à Saïl Mohamed, deux mois à Dancart et un acquittement pour les deux autres accusés. Néanmoins, Dancart et Saïl Mohamed ont fait près de cinq mois de prévention. La justice est lente à sanctionner ou à réparer ses erreurs. Souhaitons que la justice du peuple vienne balayer cette boue qui s'étend puamment sous un soleil qui ne luit pas pour tout le monde.

PIERRE TRIMARD.

« LA SYNTHÈSE ANARCHISTE ».

Réunion tous les jeudis à 20 h. 30, 5, impasse de Gènes, Paris XX^e. Métro Couronnes. Conférences philosophiques, sociales, littéraires, historiques, musicales, religieuses, etc., etc. Entrée gratuite — Accueil amical.

LES AMIS DE LA C. N. T. ET DE LA F. A. I.

Devant le manque de documentation sur les événements internationaux et sur ceux d'Espagne en particulier, un groupe est en formation en vue de tenir les camarades au courant des faits qui se passent dans le domaine international.

Les camarades qui désirent faire partie de ce groupe sont priés de s'adresser au secrétaire qui leur donnera tous les renseignements, ainsi que le lieu et la date de notre première réunion qui se tiendra fin août à Paris.

Albert Védin. — Poste restante, Bureau 87, boulevard Voltaire, Paris XI^e.

DRANCY-LE-BOURGET.

écrire au compagnon Marescot, 80, avenue Marceau à Drancy.

Pour tout ce qui concerne le groupe anarchiste, demandez-nous la brochure de SAMUEL VERGINE, *Le Sabre et la Soutane*. (De la documentation, des faits). Prix : 0 fr. 70.

Souscriptions.

Rameau 20 fr. — Pac. 10 fr. — S. Vergine 15 fr. — Pac. 2 fr. — Rameau 5 fr. — Marie 2 fr. 50

Un Sermon du R. P. Hoquet

Mes chers paroissiens,

Il n'est pas de jours où nous n'ayons à déplorer quelque crime sacrilège contre notre très sainte église... Horresco referens, mes frères, rien que d'y penser j'en ressens encore des trépidations dans la région épigastrique. Imanigez-vous, qu'un scandale épouvantable a été suscité par une horde de fanatiques contre Dieu et contre la Religion. Ces faits effroyables ont commencé, mes frères, le jour du 14 juillet et ça se passait dans la petite commune de Ville sur Arce (Aube). Mon honorable compère, le vicaire de Bar sur Seine, était venu promener son troupeau de boys-scouts dans les pacages fleuris de la susdite localité de Ville sur Arce. Après les galopements, piaffements et beuglements d'euphémies, il convenait de terminer la journée par quelque divine réjouissance. Sur les instances du saint vicaire, un feu fut allumé. Les ténèbres d'Euphrone descendaient sur la terre tandis que la flamme montait vers le ciel, pure comme la flamme des saints bûchers allumés autrefois par notre église pour la conservation de la « foi d'amour » et pour l'extermination des incroyants.

Le feu, mes frères, est une chose sacrée. L'église catholique en juge ainsi puisqu'elle ordonna, dès sa fondation, que fut observée, après None, la bénédiction du « feu nouveau », perpétuant ainsi une pratique qui remontait à l'époque éclairée des troglodytes qui découvrirent le feu. Les Parsis et les Guèbres entretenaient autrefois un feu continu dans leurs temples ou Pyrées. Aussi intelligents que les chrétiens d'aujourd'hui, les sujets de l'Empereur du Monomotapa (Zambèze) construisaient une cabane dans l'endroit où leur leur empereur était campé. Ils allumaient dans cette cabane un feu qui était entretenu avec un soin religieux. Les habitants de la Samogitie et les peuples de la Virginie ont connu aussi l'encensoir et le culte du feu perpétuel bien avant les sectateurs de l'« Égérie » romaine. Dans les premiers siècles du christianisme, les lampes du Saint Sépulchre, qu'on avait éteintes suivant la coutume, le vendredi saint, étaient rallumées miraculeusement, le samedi, par un feu venu du ciel. Ce miracle dura jusqu'au début du douzième siècle et Dieu le fit cesser pour punir les croisés qui n'avaient point tué, à son gré, assez d'infidèles.

Vous voyez, mes chers paroissiens, que le feu fut toujours honoré depuis le jour où il éclaira de sa flamme les premières manifestations de cette épizootique bêtise qui précipite encore, Dieu en soit loué, les bipèdes contemporains, pressés comme des bancs de harengs, jusqu'aux portes de nos temples...

Hélas, mes frères, le maire de Ville sur Arce ignore sans aucun doute les passionnants points d'histoire religieuse que je viens de soumettre à votre humble entendement ou plus simplement, en son âme de païen, crut-il qu'il était intempesitif d'allumer un grand feu au mois de juillet à proximité des habitations et des récoltes. Toujours est-il qu'il réquisitionna pour la circonstance tous les pompiers du voisinage. Des trombes d'eau

vinrent noyer le brasier allumé sous les auspices du représentant du seigneur. Le saint homme de vicaire eu beau se trémousser comme une anguille dans un fut de vinaigre, sa soutane fut trempée d'eau, sa petite calotte fut fripée, mais force resta... à la force. Et les bons villageois terminèrent ce scandale en chantant une internationale impie jusque devant le monument élevé à ces glorieux morts qui, au moins, eux, nous foutent la paix et ne viennent point nous reprocher d'avoir présider au dernier massacre patriotique qui leur coûta la vie.

La chose ne devait pas en rester là, mes chers paroissiens ; le saint vicaire de Bar sur Seine ne pouvait oublier un tel affront. Mon vénéré compère est d'autant plus froissé dans sa dignité qu'il a, comme nous tous, curés, le Château-Lapompe en horreur. Il n'eut sans doute point gardé rancune à monsieur le maire ni à ses administrés, si ces derniers lui avaient arrosé le gosier d'un crû plus alcoolisé ; mais de l'eau... pouah ! La presse s'empara donc de l'affaire... Griffonneurs de profession et griffonneurs amateurs s'en donnèrent à cœur joie. Jamais typos n'eurent à composer plus bel alignement de lieux communs et d'imbécillités surannées. Une plume pieuse et « bien française » rappela que plusieurs « manifestants notoires » étaient pensionnés de guerre et devaient de ce fait respecter Dieu, la Patrie et... les maisons closes... Euh ! c'est-à-dire les couvents, les presbytères, etc. En effet, mes frères, il est certain que des pensions ont été données au rescapés de « notre » grande guerre, non pas pour les indemniser de leur déficience physique, mais pour qu'ils ferment leur gueule... Et voilà !

Pour le reste, mes chers paroissiens, nous pensons qu'un maire doit obéir à la « loi ». Or la loi républicaine ordonne de lécher les fesses des cléricaux et non pas de les asperger d'une eau qui n'était même pas bénite. Les catholiques, eux, ont toujours observé la « Loi », sauf... en 1902, au moment de la « séparation », lorsqu'ils tentaient d'organiser le refus de l'impôt en Bretagne. A cette époque, les saintes bonnes sœurs de Lesneven (Finistère) se contentaient de jeter un pot de merde à la tête des gendarmes !

Le pire de l'histoire, mes frères, c'est qu'à la suite de ce scandale, mon compère le vicaire va être déplacé... tout comme le curé de Bombon. Pourtant on ne saurait lui reprocher des faits dont il n'est nullement l'auteur. Si le curé de Bombon fut coupable d'avoir exhiber un postérieur saignant dans un lieu saint, il n'en est point de même de notre pauvre compère qui, nous nous en portons garant, n'imita jamais les êtres libidineux qui s'en vont constamment la brayette déboutonnée... Le vrai responsable est, je vous le dis, mes frères, le maire de Ville sur Arce (Aube) ; il mériterait qu'un nouveau bûcher soit allumé sur la place dudit village, qu'il soit placé dessus et se grille les pieds à l'aise, pendant qu'une troupe de « bons pères » ingurgiterait tous les bons vins de sa cave... Ainsi soit-il... et faisons la quête ! LE PÈRE HOQUET.